

L'ENTRETIEN

Philippe Pujol,
journaliste, lauréat du prix
Albert-Londres 2014

“À Marseille, le radicalisme religieux est moins présent qu’à Nîmes”

La Gazette. Récemment dans nos colonnes, Eric Burlé, chef de la sûreté urbaine à la Direction départementale de la police, a comparé l’organisation du trafic de drogue au Chemin-bas d’Avignon à celle des quartiers Nord de Marseille. Jeudi 28, vous présentez à Nîmes votre livre *La Fabrique du monstre* sur 10 ans d’immersion comme journaliste dans les quartiers Nord. Confirmez-vous ce lien ?

Philippe Pujol. Il y avait beaucoup de petits réseaux nîmois qui venaient s’approvisionner à Marseille. Peut-être qu’ils ont décidé de s’approvisionner eux-mêmes et de calquer l’organisation marseillaise. Il est aussi possible que des dealers marseillais se soient exportés à Nîmes. J’ai toujours vécu à Marseille, mais je connais un peu Nîmes. Pendant mes études, entre 1995 et 2000, j’étais agent de sécurité pour des concerts et j’ai assuré la sécurité pour des spectacles aux Arènes.

Gil Andreu, ancien responsable de la Direction départementale de la sécurité publique du Gard, affirmait le 10 mars dans *La Gazette* que, malgré les coups de filets, les dealers poursuivent leur trafic au Chemin-bas. Selon votre observation du terrain, est-il impossible d’éradiquer le trafic de drogue ?

Il y a de plus en plus de lutte contre le trafic de stupéfiants et, à chaque fois, les dealers s’améliorent. On n’éradique pas un réseau, mais on peut l’affaiblir pendant longtemps. Un réseau peut passer de 10 000 € par jour à 1 000 €, mais on verra toujours des guetteurs. Je ne crois pas à l’éradication d’un réseau de stupéfiants par la police. C’est comme soigner une grosse maladie avec des infirmiers.

Dans votre livre, vous expliquez que la “culture du crime empêche celle du jihad”. A Marseille, on préférerait donc faire “carrière” dans le crime plutôt qu’aller en Syrie. Est-ce pour cela que l’on dénombre moins de départs à Marseille qu’à Nîmes ?

À Marseille, le radicalisme religieux est moins présent qu’à Nîmes pour plusieurs raisons. D’abord parce que le réseau associatif est fort. Même s’il a faibli, il reste présent et



BENJAMIN GEMMEL

À MARSEILLE, ILS RÊVENT D’ÊTRE PABLO ESCOBAR, PAS DE SE FAIRE SAUTER AU JIHAD

rattrape certains jeunes. Il y a aussi une forte identité marseillaise. C’est une ville qui s’est construite sur l’immigration. Quand un immigré arrive, il est obligé de se retrouver dans l’identité de la ville : l’accent, le vocabulaire, l’équipe de foot. C’est pour cela qu’il n’y a pas eu de violences urbaines à Marseille en 2005. La dernière explication, c’est

la culture de la criminalité. Marseille est une ville portuaire où il y avait des marins, des prostituées, toutes sortes de trafics. Aujourd’hui, à Marseille, les jeunes vulnérables sont recrutés par les réseaux de stupés, pas par les islamistes. Ils rêvent d’être Pablo Escobar, pas de se faire sauter au jihad.

Quand même, vous évoquez dans votre livre les “djellabas/baskets” des cités marseillaises. On sait que les vêtements peuvent être un symbole fort. N’est-ce pas un signe que les esprits se radicalisent aussi là-bas ?

Ça peut changer : on a des armes, du fondamentalisme... Mais ceux que

BIO EXPRESS**1975**

Naissance à Marseille

1995-2000

Études de biologie. Il suit ensuite un master de journalisme scientifique à l’école de journalisme et de communication de Marseille.

2004

Il devient journaliste pour le quotidien *La Marseillaise*. Il suit les faits-divers à Marseille pendant dix ans.

2014

Il obtient le prix Albert-Londres pour sa série d’articles sur les “quartiers shit”.

2016

Il vit toujours à Marseille et travaille sur la plateforme en ligne basée en Suisse, “Sept.info”. En janvier, il publie *La Fabrique du monstre* aux éditions Les Arènes : des portraits ciselés de trafiquants, d’élus...

Jedi 28 avril

À la demande du Club de la presse du Gard, il anime une conférence à 18h au foyer Albaric, rue Jean-Reboul à Nîmes. Entrée libre et gratuite dans la limite des places disponibles.

j’appelle les djellabas-baskets écoutent la musique du bled le plus fort possible pour dire “Je vous emmerde”, ils portent des djellabas parce qu’en ce moment c’est le look qui dérange. Mais ils fument du shit, boivent de la bière et se cabrent sur leur scooter. Ils peuvent partir vers un peu plus de religion.

Vous avez grandi dans le quartier pauvre de la Belle de Mai à Marseille et avez travaillé comme journaliste à *La Marseillaise*. Qu’est-ce qu’il faut faire pour empêcher la montée du radicalisme religieux ou de la délinquance ?

On a une démocratie qui fonctionne mal et qui donne naissance à différents radicalismes : religieux, délinquant ou politique avec la montée de l’extrême-droite. On peut même y mettre l’affairesme, qui est le repli sur soi des réseaux économiques. Ces radicalismes s’alimentent les uns les autres.

Ce que j’appelle le “monstre” dans mon livre, c’est la République malade. Il y a un désaveu total du monde politique. Il faut une égalité sociale pour contrer la radicalité. Il faut le retour des services publics dans les quartiers. On leur demande de respecter des droits et ils n’ont pas de considération. En remettant du lien social, on lutterait contre toutes les radicalisations.

Il y a quand même encore des écoles dans ces quartiers.

Ceux qui, dans le quartier, ont les moyens financiers et culturels préfèrent inscrire leurs enfants dans d’autres écoles. Ils considèrent, parfois à tort, que celles du quartier sont à problèmes. Il ne reste donc dans ces écoles que des enfants de parents qui ne croient plus en l’école.

Vous dites qu’il y a un désaveu du monde politique. Que pensez-vous du mouvement Nuit debout ?

Certains citoyens se réapproprient l’espace public. Il faut voir sur quoi cela débouche. Des périodes dures, il y en a eu dans notre histoire. Dans les années 1980, il y a eu du terrorisme, des problèmes avec l’héroïne et on s’en est sorti. —

Propos recueillis par Sabrina Ranvier
s.ranvier@gazettedenimes.fr